

et superbement gainée d'un bas d'éblouissante blancheur. D'un coup de coude, suivi d'un coup d'œil, Glück désigne ce... sujet d'étude à Mannlich; et, sur le compliment de l'artiste, la colleuse de papier — presque un confrère — s'empresse de rectifier la pose, mais sans le moindre embarras.

Puis, soudain, se retournant vers Glück, elle lui demande, du haut de son échelle, la permission de lui présenter une requête.

— Soit, dit le musicien, dont l'incident avait changé l'humeur.

— Eh bien! monsieur, dans notre maison, loge à la quatrième chambre (on appelait ainsi les étages), un petit poète, pas bien riche, encore moins heureux, mais plein de courage et qui serait ravi de travailler pour vous. Je suis persuadée que vous en seriez satisfait.

— Hum! fit le compositeur d'un ton bourru.

Il se méfiait toujours de ces offres de service. Mais la solliciteuse était jolie et avenante; son regard droit et franc, sa voix persuasive... et puis sa jambe était si bien faite! Glück se dit qu'après tout il ne courait pas grand risque à tenter l'aventure; et, d'une voix quelque peu radoucie :

— Envoyez-moi demain votre petit poète; et, ma foi, s'il me plaît, je mettrai son talent et son zèle à l'épreuve.

Le petit poète n'eut garde de manquer au rendez-vous; il sut plaire; et Glück lui confia le livret d'*Orphée*.

Chacun connaît et répète, quand il ne la chante pas, la phrase célèbre : « J'ai perdu mon Eurydice »; mais qui sait aujourd'hui que son auteur portait le nom de MOLINE ?

L'opéra d'*Orphée et Eurydice* fut joué le 2 août 1774; et, par un contraste des plus piquants, ce même Moline faisait représenter, l'année suivante, une parodie de son œuvre, sous le titre de *Roger Bontemps et Javotte*.

Cependant, les admirateurs du musicien s'étonnaient qu'il eût choisi cet inconnu pour collaborateur.

— Vous pourrez dire ce que vous voudrez, répliquait le compositeur avec sa brusquerie ordinaire; mais je n'ai nul besoin de vos phrases à prétention littéraire; et je m'accommode beaucoup mieux du petit poète de la colleuse de papier, qui fait tout ce que je lui demande sans broncher.

Nos lecteurs, et plus sûrement encore nos lectrices, seraient peut-être désireux de savoir si, et comment Moline témoigna sa reconnaissance à la « peintresse » qui avait pris si chaleureusement ses intérêts : ce serait matière à une jolie fin de roman; par malheur, Mannlich a négligé de donner un dénouement sentimental à son historiette.

Nous sommes mieux renseigné sur le « petit poète » oh! bien « petit »; car s'il multiplia, dans le cours d'une vie qui dépassa quatre-vingts ans, les opéras, les opéra-comiques et les vaudevilles, il n'y dépassa guère les limites d'une conception médiocre et d'une plate versification. Mais jamais peut-être sa Muse ne le servit aussi mal que le jour où elle lui inspira, en 1794, alors qu'il était secrétaire-greffier de la Convention, « *La Réunion du dix août ou l'Inauguration de la République française*, sans-culotisme en cinq actes. » C'était une sorte de cantate à la gloire de la Révolution. Cette élocubration, à la fois pompeuse et grotesque fut jouée sur trois théâtres différents et s'abîma presque aussitôt dans le plus noir des foudres.

PAUL D'ESTRÉE.

TRIBUNE LIBRE

La Mélodie orchestre

Je crois que le poème pour chant et orchestre est une forme d'art de grand avenir. Mais il n'en existe actuellement que fort peu d'exemples vraiment dignes d'être admis dans les grands concerts. On souhaiterait des textes poétiques plus riches de passion ou plus aptes à évoquer la musique; des idées symphoniques plus indépendantes et développées pour elles-mêmes dans de larges interludes; une plus grande unité d'inspiration entre les paroles et la musique, unité qui ne saurait être réalisée parfaitement que si le musicien et le poète se trouvent réunis dans le même artiste.

Il est bien rare que l'orchestre ajoute quelque chose à l'intérêt d'une mélodie primitivement conçue avec accompagnement de piano. Souvent même la partie vocale, voilée par les timbres des instruments, apparaît plus insignifiante, à proportion de l'appareil ambileux mis en œuvre pour la soutenir. A ce propos, il me revient à la mémoire un mot que j'ai entendu, il y a quelques années, dans une classe de composition. Un jeune musicien, dont j'ai oublié le nom, avait apporté au maître une mélodie assez terne avec un accompagnement de piano sans intérêt. « Et maintenant, dit-il, quand il eût fini de l'exécuter, je vais l'orchestrer ». A quoi bon ? Pourquoi gaspiller, dans ce labeur stérile, le temps qui pourrait être employé à écrire d'autres œuvres ? Pourquoi ne pas réserver l'orchestre pour de meilleures occasions ? Vaut-il la peine de mobiliser, — ou d'immobiliser, — cent musiciens pour faire entendre quelques dessins de piano ? Cette singulière manie n'a qu'un seul avantage, appréciable sans doute, mais insuffisant pour la justifier : c'est de faire travailler les copistes.

Paul-Marie MASSON.